



Le mal dans The Man Eater of Malgudi

Michel Pousse

► To cite this version:

Michel Pousse. Le mal dans The Man Eater of Malgudi. Expressions, 1993, 02, pp.59-70. hal-02399784

HAL Id: hal-02399784

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02399784>

Submitted on 9 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE MAL DANS THE MAN EATER OF MALGUDI

Des quatorze romans (quinze si l'on a la bonté d'inclure dans la liste la toute dernière publication de l'auteur : *Grandmother's Tale*, qui n'est qu'une longue nouvelle) que Narayan a publiés au cours d'une carrière littéraire qui couvre plus d'un demi-siècle, *The Man Eater of Malgudi* est certainement le plus populaire parmi les lecteurs européens. Les personnages y sont bien contrastés, les références à la civilisation et à la mythologie indiennes bien claires. Si la fin est surprenante, la morale y trouve son compte et la mort de Vasu est une délivrance pour la communauté de Malgudi.

Lire Narayan est une chose, le comprendre en est une autre, comme le fait remarquer le critique américain Anthony Spaeth qui qualifie Narayan de : *that rare literary figure who satisfies both the highbrows and the page turners*¹. La lecture de ses romans est aisée mais la compréhension de tous les symboles, de toutes les allusions philosophico-mythologiques est hors de portée de l'Occidental qui n'est pas introduit dans la philosophie hindoue. En effet, pratiquement tous les romans de Narayan sont des paraboles illustrant des thèmes dont l'origine est à chercher dans la mythologie, plus particulièrement bien sûr dans le *Ramayana* ou le *Mahabharata*. Commentant son approche de la littérature, Narayan se demandait : *I was thinking the other day how it was that I can't write a novel without Krishna, Ganesa, Hanuman, astrologers, pundits, temples and Devadasis or temple prostitutes*². *The Man Eater of Malgudi* ne fait pas exception à la règle. Vasu serait un avatar du démon Bhasmasura. Celui-ci avait volé aux dieux le pouvoir de changer en cendres tout ce qu'il touchait. Vishnu, prenant l'apparence de la déesse Mohini, l'entraîne dans une danse à la fin de laquelle le démon, charmé, touche de sa propre main son front et se transforme ainsi en cendres. Le thème du Mal, de sa lutte éternelle contre le Bien est symboliquement au cœur du roman à travers le personnage de Vasu et une lecture rapide amènerait à conclure que le personnage auquel il est opposé, Nataraj, représente le Bien. Une telle interprétation serait erronée car ne prenant pas en compte trois facteurs essentiels, à savoir le fait que Narayan est un humaniste, que la philosophie hindoue refuse les oppositions de type manichéen et que ce roman a été écrit au début des années soixante, période charnière dans l'œuvre de l'auteur.

L'humanisme de Narayan, forcément teinté d'hindouisme, lui fait voir en chaque homme une parcelle de l'univers tout entier. Il n'est donc pas possible que Vasu

¹ Anthony Spaeth : "Passages from India" in *Time*, 24 août 1992, pp. 50-51. (exemple rare en littérature d'un auteur qui satisfait à la fois les intellectuels et les 'avaleurs de pages'). Les traductions, sans aucune prétention littéraire, n'ont d'autre objet que de rendre de façon littérale le texte anglais.

² Cité par Bruce King : *The New English Literatures : Cultural Nationalism in a Changing World*. Londres : Macmillan, 1980, pp. 181-182. (L'autre jour, je me demandais comment il se fait que je ne peux pas écrire un roman sans y introduire Krishna, Ganesh, Hanuman, des astrologues, des pundits, des temples, des Devadasis et des danseuses de temples).

soit le seul dépositaire du Mal dont il nous faudra trouver les traces dans chacun des personnages du roman. Le Mal fait partie intégrale de la nature humaine, non seulement au niveau de l'individu isolé mais aussi au niveau de la société. Au niveau philosophique, l'Indien refuse les oppositions qui donnent de l'univers une vision purement trop manichéenne. Les différences sont à expliquer en termes de degrés et non en termes de contraires. Enfin, les années soixante représentent une période charnière dans l'œuvre de l'auteur. Il prend conscience de ses devoirs de citoyen. Il insiste sur ce nouvel aspect de sa personnalité dans son autobiographie *My Days* :

If I have to worry, it's about things outside me, mostly not concerning me. I generally fret about municipal shortcomings ; when I find the streets not properly lit, I bother the officials with telephone calls, and letters. Every minute I find myself on the point of dashing virulent letters to newspapers about corruption and inefficiency that have yet to come to my notice³.

Parmi les papiers personnels que Narayan a récemment offerts à l'Université de Boston⁴, outre des manuscrits et une importante correspondance, se trouvent de nombreuses coupures de journaux et d'articles dans lesquels les critiques ont insisté sur le côté civique de son œuvre. Narayan a souligné de trois traits le commentaire du célèbre écrivain américain John Updike : *Narayan is one of a vanishing breed : the writer as citizen*⁵. Preuve s'il en est qu'il faudra donc aussi s'intéresser au tableau que l'auteur fait de la société indienne contemporaine pour mettre en évidence les divers aspects que le Mal revêt dans ce roman.

Au niveau individuel, les deux principaux protagonistes — pour autant qu'on puisse leur donner ce qualificatif car, comme les héros tragiques, ils sont bien plus victimes d'un fatum divin qui provoque leur malheur que responsables de leurs actes — représentent chacun une forme différente du Mal. S'il est vrai que Vasu est le vilain absolu, la bonté et la pitié de Nataraj sont sujettes à caution et ne sont en réalité qu'une forme perfide et insidieuse que prend le Mal dans la société indienne.

Bien qu'Indien, Vasu représente l'Occident considéré comme une force destructrice du système de valeur indien. Il est grand, violent, et est décrit à plusieurs reprises comme un personnage sorti tout droit des studios d'Hollywood. Individualiste à l'extrême, il ne respecte qu'une loi : celle du plus fort. Vasu est un personnage maléfique de naissance : sa chevelure est un 'black halo' et ce, depuis sa jeunesse. H

³ R.K. Narayan. *My Days*. London : Chatto and Windus, 1975. p. 182. (Quand je me fais du souci, ce n'est pas à mon sujet, c'est principalement au sujet de choses qui ne me touchent pas directement. Le plus souvent, je m'agite au sujet des incompétences municipales ; si je pense que les rues ne sont pas suffisamment éclairées, je fais le siège des responsables à coup de téléphone et de lettres. A chaque instant, je me surprends prêt à écrire de virulentes lettres à la presse au sujet d'exemples de corruption et d'incompétence qui ont attiré mon attention.)

⁴ R.K. Narayan a offert les manuscrits et tapuscrits de ses romans et nouvelles ainsi qu'une grande partie de sa correspondance à l'Université de Boston, Mugar Memorial Library, où ces documents peuvent être consultés.

⁵ John Updike. *The New-Yorker*, 2 septembre 1974. (Narayan appartient à une espèce en voie de disparition : l'écrivain citoyen.)

was the prince of darkness and in darkness his activities were to be conducted (MEM,154)⁶. Il est né dans un petit état princier, le Junagath, qui, au moment de l'Indépendance fut l'un des deux seuls états dont les princes refusèrent de signer l'Acte d'Adhésion à l'Union Indienne⁷. Pourtant Indien de race, Vasu refuse d'être intégré à la culture et à la civilisation de ce pays. Contrairement aux Indiens qui sont socialement intégrés à plusieurs groupes (religieux, caste, jati) dont les règles strictes limitent la liberté individuelle, Vasu est un *self-made man*. Il a grandi seul, apprenant l'art de la lutte auprès d'un maître qu'il tua pour prendre sa place lorsqu'il jugea que ce dernier, vieillissant, n'avait plus rien à lui apprendre. A la remarque de Nataraj : *He was your guru*, Vasu l'occidental répond, se plaçant à un niveau différent : *He made money out of me* (MEM,18). Dans une société qui fait de la protection de la vie sous toutes ses formes une loi absolue, Vasu est un chasseur, braconnier quand le besoin s'en fait sentir, qui ne se déplace qu'avec un fusil. Son système de valeur est typiquement occidental : il ne respecte que le travail, admire les gens efficaces qui ne perdent pas leur temps en vains bavardages : *You are a sentimental. I feel sickened when I see a man talking sentimentally like an old widow. I admire people with a scientific outlook* (MEM,127)⁹. Il refuse tout contrat social : *Only fools marry, and they deserve all the trouble they get. I really don't know why people marry at all. If you like a woman, have her by all means. You don't have to own a coffee estate because you like a cup of coffee now and then* (MEM,32)¹⁰. D'autres remarques confirment son occidentalisation philosophique. Comme les occidentaux, c'est un homme curieux de tout, n'acceptant aucun tabou : *The man's curiosity was limitless and recognized no proprieties* (MEM,20)¹¹. Sa vision du rôle de l'homme dans l'univers relève d'une conception biblique qui fait de celui-ci le maître du monde et surtout de la nature : *'...We have constantly to be rivalling Nature at her own game. Posture, look, the total personality, everything has to be created.'* *This man had set himself as a rival to Nature and was carrying on a relentless fight.*

⁶ R.K. Narayan : *The Man Eater of Malgudi*. Harmondsworth : Penguin Books, 1961 (désormais abrégé en MEM). Il était le prince des ténèbres et c'est dans les ténèbres que ses activités devaient être conduites.

⁷ Au moment de l'accession à l'indépendance, les princes des états qui ne faisaient pas partie de l'Inde britannique mais de l'Inde princière (environ six cents) durent signer ce document qui les forçaient à s'intégrer à la nouvelle nation indienne (ou bien sûr au Pakistan pour ceux qui se trouvaient à l'intérieur des frontières géographiques de cet état). Avec le Junagath, seul le Nizam de la grande province d'Hyderabad refusa de signer l'acte. Tous deux furent militairement contraints d'accepter.

⁸ Il était votre gourou..... Il se servait de moi pour faire de l'argent.

⁹ Vous êtes sentimental. Voir un homme parler de façon sentimentale, comme une vieille veuve, me rend malade. J'admire ceux qui ont de la vie une approche scientifique.

¹⁰ Il n'y a que les imbéciles qui se marient, et ils méritent tous les ennuis que cela leur procure. Vraiment, je ne comprends pas du tout pourquoi les gens se marient. Si, une femme vous plaît, prenez-la, et n'en parlons plus. Vous n'avez pas besoin de posséder une plantation de café parce que vous aimez en boire une tasse de temps à autre.

¹¹ Cet homme était d'une curiosité sans limite et n'avait aucun respect des convenances.

(MEM,50)¹². Ceci précise la première description qu'il avait faite du rôle de la science 'After all we are civilized human beings, educated and cultured, and it is up to us to prove our superiority to nature. Science conquers nature in a new way each day ; why not in creation also?' (MEM,16,17)¹³. Voilà un individu qui ne saurait accepter une philosophie qui fait de l'homme une composante de l'Univers auquel il doit s'intégrer non son maître. Une dernière citation pour confirmer l'association — pour ne pas dire l'identification — de Vasu et de certaines valeurs bibliques : 'Whatever you have to know will be known one day', he said in a biblical manner (MEM,126)¹⁴. Son portrait moral sera complété dès le quatrième chapitre d'un roman qui en compte douze : 'Yeah', he said. He seemed to have picked up his American style from crime books and films (MEM,31)¹⁵. Par la suite, les touches ajoutées à son portrait ne feront que confirmer cette image qui a l'excellence de lier le physique et le moral. Vasu représente l'Occident, mais pas n'importe quel Occident. Entre l'arrivée des premiers marchands de l'East India Company en 1601 et le quinze août 1947, date de l'accession à l'indépendance, les Anglais ont joué bien des rôles en Inde, certains positifs, d'autres clairement destinés à maintenir leur présence et à garantir leurs intérêts financiers. Les Indiens se sont accommodés plus ou moins bien de cette présence étrangère qui resta toujours extrêmement marginale en termes de quantité. Ils ne réagirent violemment que lorsque les occupants voulurent se mêler de changer leur style de vie, chose que les premiers commerçants avaient bien pris soin d'éviter mais que les *Utilitarians*, *Benthamites* et autres *Evangelicals* de la première moitié du XIX^e siècle se mirent en devoir de faire. Leur souci de 'civiliser' l'Inde, c'est-à-dire de l'occidentaliser en encourageant les conversions au christianisme, en ignorant les coutumes locales, en forçant les soldats indiens à voyager par mer, ce qui est interdit dans la religion hindoue (toute personne traversant *the Black Waters* devient un Intouchable), fut à l'origine de la Révolte des Cipayes qui, elle-même fut responsable de la mise en liquidation de l'East India Company, remplacée en 1858 par la Couronne¹⁶. Vasu représente ce type d'Indien dont Macaulay avait rêvé : *We must at present do our best to form a class of persons ... Indian in blood and colour, but English in taste, in opinions, in morals, and in intellect*¹⁷. Malheureusement Vasu représente l'Occidental dans ce qu'il a d'excessif. Il souhaite changer la façon de vivre des Indiens, en faire des Occidentaux.

¹² '... Nous devons sans cesse rivaliser avec la Nature à son propre jeu. Position, aspect, notre personnalité tout entière, tout doit être créé'. Cet homme se voyait comme un rival de la Nature et menait un combat permanent.

¹³ Après tout nous sommes des être humains civilisés, éduqués et cultivés, et il nous appartient de prouver notre supériorité sur la nature. La science conquiert la nature de façon différente un peu plus chaque jour ; pourquoi pas dans la création aussi ?

¹⁴ 'Tout ce qui doit être connu sera connu un jour', dit-il d'une façon biblique.

¹⁵ 'Ouais', dit-il. Il semblait avoir pris son style américain dans les films et les romans policiers.

¹⁶ Alors que l'*East India Company* ne s'était donné pour mission — entre 1600 et 1813 — que de commercer, lorsque sa charte vint à renouvellement en 1813 et 1833, elle perdit son monopole commercial et se vit confier une mission politique et "civilisatrice". Ceci correspondait à un changement de philosophie en Europe. Ce continent s'assimilant alors à la "civilisation", le devoir moral de chaque Anglais était de civiliser les 'sauvages' de l'Empire.

Une telle attitude va complètement isoler Vasu dans la société de Malgudi, par ailleurs décrite comme étant portée sur la convivialité, tout au moins de façon superficielle. Vasu est un homme seul qui devient rapidement un personnage de référence. Il est celui dont on parle. Physiquement absent, il reste au cœur des débats et concentre la haine des habitants du quartier. Artistiquement, Vasu est modelé sur le personnage de Shylock, le juif de *The Merchant of Venice*, pièce avec laquelle le roman de Narayan offre de nombreuses similarités thématiques, voire stylistiques. Ainsi alors que Nataraj (tout comme Antonio dans la pièce de Shakespeare) est présenté entouré d'amis et toujours en société, Vasu (tout comme Shylock) est un homme seul. Thématiquement, la pièce de Shakespeare et le roman de Narayan se prêtent à la même analyse dans la mesure où les deux ouvrages mettent en scène des personnages qui représentent des idéaux sociaux différents. Sans entrer dans le détail, disons simplement que la décadence sociale de la Venise d'Antonio (celle de l'ancienne noblesse) correspond au monde hypocrite dans lequel se meuvent Nataraj et ses amis (l'Inde traditionnelle) alors que Shylock et Vasu incarnent la nouvelle société industrielle dans laquelle le travail devient une valeur en soi et où primauté est donnée à la loi sur l'esprit. Les deux œuvres sont à interpréter en termes de larges conflits de civilisation. Vasu toutefois ne souffre pas de sa solitude. Il ne souhaite pas (au contraire de Shylock) être intégré à la ville de Malgudi. C'est sans le vouloir qu'il détruit le sacré de la tradition et de la culture indienne, symboliquement représenté dans le roman par le rideau bleu qui sépare le bureau de Nataraj de son imprimerie proprement dite : *Between my parlour and the press hung a blue curtain. No one tried to peer through it* (MEM,8)¹⁸. Derrière le rideau se trouve un monde mystérieux, celui dans lequel travaille Sastri, l'employé de Nataraj, qui connaît par cœur tous les textes sacrés de la religion hindoue et qui donc représente l'Inde éternelle. Dans ce monde, Vasu fait une introduction sacrilège : *He came forward, practically tearing aside the blue curtain, an act which violated the sacred traditions of my press* (MEM,15)¹⁹.

Si Vasu est le traître du roman, c'est donc que Nataraj en est le héros. C'est certainement l'impression que retirent les lecteurs qui se contentent d'une lecture rapide. Sous une gentillesse sincère, le personnage de Nataraj cache des vices très graves. Dans son travail il se présente comme un homme de compagnie qui privilégie l'aspect social à la rigueur du monde des affaires : *I could not explain myself to sordid and calculating people* (MEM,7)²⁰ et plus loin : *I welcome friends rather than customers. I'm not a fellow who cares for money* (MEM,21)²¹. Mais Nataraj est un homme qui ne tient pas

Nous devons à présent nous efforcer de former une classe de gens...indiens par la couleur et le sang mais anglais par le goût, les idées, les opinions, la morale et la forme d'intelligence. (T.B. Macaulay's *Minute in Indian Musulmans*, 1871).

Entre mon bureau et l'imprimerie, pendait un rideau bleu. Personne n'avait jamais essayé de regarder à l'envers.

Il avançait, déchirant pratiquement le rideau bleu, un acte en violation des traditions sacrées de mon imprimerie.

Je n'ai jamais pu m'entendre avec les gens à l'esprit sordide et calculeur.

J'accueille des amis plutôt que des clients. Je ne suis pas le genre de bonhomme à me soucier de l'argent.

parole. Il ne respecte aucun délai de fabrication, quitte, pour se justifier, à avancer de mauvaises excuses, telle une panne de machine qui jamais ne se produit. La procrastination est devenue pour lui une façon de vivre et elle n'est rien d'autre qu'une fuite, que la preuve de son incapacité à gérer ses activités. Cet homme qui a du travail, une approche très dilettante est un époux difficile qui sacrifie sa vie familiale à la compagnie de ses amis. Ce moralisateur, qui est choqué par l'attitude de Vasu envers les femmes est physiquement attiré par Ranji et il s'en faut de peu qu'il ne commette le péché de chair. Le Mal que représente Nataraj est certes bien différent de celui qu'incarne Vasu. Il relève du laisser aller, de la lente victoire de la routine et de la facilité sur l'enthousiasme et l'acharnement. Il représente, nous y reviendrons, face à l'Occident agressif et sûr de lui, l'Inde qui a déjà perdu foi en ses valeurs et qui, pour reprendre l'image de Lénine parlant des intellectuels et du communisme, se trouve comme le lapin regardant le cobra, fasciné, subjugué, sentant bien qu'il va être mangé par lui mais incapable de trouver en lui les forces qui lui permettraient de réagir.

Tous les maux de la société indienne contemporaine sont illustrés à travers les personnages secondaires qui sont individualisés et à travers des groupes sociaux et des personnages moins individualisés mais que l'on peut facilement assimiler à une fonction ou à un groupe social.

Sastri tout d'abord, dont les relations avec Nataraj ne sont pas très claires, qui représente la foi et la tradition religieuse indienne. Comme pour bien montrer que le monde du travail en Inde manque grandement de sérieux, Narayan décrit l'impression de Nataraj comme un lieu rempli de mystère et de sacré (le rideau bleu) et dans laquelle les relations humaines sont ambiguës. Officiellement Sastri est l'employé de Nataraj mais il lui arrive souvent de commander : *I lent him a hand in all departments whenever he demanded my help...* (MEM,8)²². Quand l'employé demande, l'employeur s'exécute. Certes nous ne sommes pas dans le même rapport d'exclusion qui fut celui que connaît Vasu, mais tout de même les fonctions sociales sont parfois inversées et dans la philosophie de Narayan, qui respecte le système social attaché à l'hindouisme, nul ne peut abdiquer la fonction sociale qu'on lui a attribuée son *dharma* sans créer un grand désordre. Sastri, personnage rassurant, a tout de suite vu en Vasu un *rakshasa* de la mythologie hindoue, et donc quelqu'un qui en fin de compte se détruit lui-même : *Yet the universe has survived all the rakshasas that were ever born. Every demon carried within him, unknown to himself, a tiny seed of self-destruction, and goes up in thin air at the most unexpected moment* (MEM,173,174)²³. Le savoir de Sastri est d'autant plus impressionnant qu'il est concrètement inutile. Celui-ci en effet s'enfuit alors que la crise approche. Il part en pèlerinage, va prier alors qu'il aurait pu agir. Le savoir qu'il représente est sclérosé et ne peut s'adapter à la nouvelle réalité. Avant de rentrer dans

²² Je lui prêtai main forte chaque fois qu'il me le demandait...

²³ Et cependant l'univers a survécu à tous les *rakshasas* qui naquirent. A son insu, chaque démon porte en lui une petite graine d'auto-destruction et il disparaît au moment le plus inattendu.

cercle plus étroit des amis et de la famille de Nataraj, voyons l'avocat, *the Adjournment Lawyer*, personnage familier des lecteurs de Narayan qui le retrouvent dans presque tous ses romans. Comme son surnom l'indique, il a fait de la procrastination son mode de défense. Il arrive à obtenir de la cour que tous les cas soient remis à plus tard. Il ne s'agit donc plus pour lui de plaider une cause et pour la société de régler un problème mais au contraire de faire en sorte que le problème ne soit pas réglé et que se prolonge une sorte de statu quo qui ne satisfait personne. L'inefficacité qui est la sienne dans le travail est compensée par l'extrême efficacité dont il fait preuve pour recouvrer ses honoraires, sachant bien faire un subtil distinguo juridique entre ce qu'il doit (et qui s'intègre à sa philosophie basée sur la remise au lendemain) et ce qui lui est dû (et qui est payable par avance).

Les amis de Nataraj, le journaliste et le poète, sont aussi des parasites sociaux. Aimables certes, ne pensant pas à mal mais transformant le bureau de Nataraj en un salon où l'on cause. Le journaliste se perd dans une analyse sans fin du gouvernement de Nehru mais reste aveugle à la façon dont la ville de Malgudi est gérée. Comment prendre au sérieux un poète qui n'écrit que des vers monosyllabiques (!) et qui, de plus, triche quand le besoin s'en fait sentir : *I felt equally excited when I had to infer the meaning of certain lines ; that happened when he totally failed to find a monosyllable and achieved his end by ruthlessly carving up a polysyllable* (MEM,7)²⁴. Pour compenser la petitesse du vers choisi, c'est un long poème épique que le poète écrit puisqu'il s'agit d'évoquer la vie du dieu Krishna. Visiblement Narayan se moque de cette tradition qui voudrait faire de tout Indien un poète né. Que dire de la contradiction inhérente au personnage de Muthu, le marchand de thé du village de Mempi? Celui-ci a établi son commerce près de l'arrêt de bus et sa clientèle est exclusivement composée des voyageurs qui profitent de l'arrêt pour se rafraîchir et s'alimenter. Muthu donc vit des gens qui voyagent mais lui-même, lorsqu'il doit se déplacer, refuse de s'alimenter hors de chez lui, dût-il pour satisfaire sa manie rester plusieurs jours sans manger! Inconsciemment Muthu a un double système de valeur ou, plus simplement, une morale à deux niveaux. En refusant de s'alimenter hors de chez lui, il se conforme aux règles de la plus stricte orthodoxie hindoue ; en faisant commerce de nourriture, il transgresse ces mêmes règles en ne se justifiant qu'avec la plus extrême légèreté :

'Is it impossible for me to offer you anything ?' I cried.

'Yes, yes, I never need anything. I have told you I never take anything outside my home'.

'And yet you want everyone to come and ask for thea in the village!' I said complainingly.

²⁴ De même j'étais très excité quand il me fallait deviner le sens de certains vers ; ceci était le cas lorsqu'il échouait totalement dans sa recherche d'un monosyllabe et finissait par en tailler un, sans scrupules, dans un polysyllabe.

'I never force it on anyone,' he said (MEM,137)²⁵.

Il est comparable au marchand de boissons gazeuses, celui qui attend depuis longtemps que Nataraj imprime les étiquettes pour ses bouteilles. Voilà un homme dont nous ne connaissons pas le nom (nous ne connaissons que ses initiales : K.J) et qui représente le milieu du petit commerce de la ville de Malgudi, semblable en cela à Nataraj. A l'occasion de la fête organisée par l'imprimeur pour la sortie du livre du poète, ce marchand a promis, par amitié envers Nataraj, d'offrir un certain nombre de boissons gratuitement aux gens présents. Plutôt que de dire combien de bouteilles il offrira, il préfère s'engager à abreuver gratis pendant un certain temps. Malheureusement il oublie de préciser à quelle heure ses boissons seront gratuites : *Since he had not specified when the free drinks would be supplied, he was freely plying his trade* (MEM,128)²⁶. Il ne tiendra donc pas parole et ses promesses sont creuses. Cet homme toutefois est un hindou très orthodoxe : *He was an old-type orthodox, who wore a red caste-mark on his forehead* (MEM,102)²⁷. Nous avons là aussi un exemple évident de la contradiction que l'auteur se plaît constamment à mettre en évidence entre la forme et le fond, l'apparence et la conviction. Dans la littérature indo-anglaise, l'influence de la philosophie gandhienne est toujours très grande et Narayan ne fait pas exception. Pour Gandhi, le village, à l'opposé de la ville, représentait la seule possibilité pour l'Homme de se réaliser pleinement. A Mempi, les villageois passent le temps à se quereller, à se jalouser, à défendre égoïstement leurs intérêts et le tailleur, outre qu'il a vendu à Vasu le droit d'utiliser la carcasse d'un éléphant qui ne lui appartenait pas, n'arrive jamais à satisfaire dans les temps les commandes de ses clients. Pour conclure avec cette tapisserie de petits malfaiteurs, que dire du receveur de l'autobus qui collecte l'argent sans remettre de ticket en échange? Il s'enrichit aux frais de son employeur mais la finalité de sa malhonnêteté est parfaitement louable : avec l'argent ainsi gagné il pourra s'acheter une voiture qui lui servira de taxi. Ainsi les gens ne seront plus esclaves d'un erratique système de transport et pourront se déplacer plus facilement et dans un plus grand confort. En fait tous ces petits malfrats ont une excuse commune qu'ils mettent en avant comme une noble philosophie : ils ne veulent que rendre service. Le receveur en acceptant des passagers en surcharge plutôt que de les laisser au bord de la route, Muthu en étanchant la soif et la faim de ces mêmes passagers... En quelque sorte ils se sacrifient moralement, hypothéquant ainsi leur vie future par simple souci du service à rendre. Disons qu'ils privilégient le devoir sur la morale!

²⁵ 'Est-il vraiment impossible de vous offrir quelque chose?' lui criai-je.

'Non, non, je n'ai jamais besoin de rien. Je vous ai déjà dit que je ne prenais jamais rien hors de chez moi.'

'Et cependant vous voulez que les gens viennent prendre le thé chez vous au village!'

'Je n'oblige jamais personne à prendre quoi que ce soit'.

²⁶ N'ayant pas spécifié quand il donnerait les boissons gratuites, il continuait tranquillement à faire ses affaires.

²⁷ C'était un orthodoxe de la vieille école qui portait la marque rouge de sa caste sur le front.

A l'image des individus, les institutions ne sont guère mieux traitées par Narayan. La grande-famille, cet exemple de vie communautaire destinée à répondre aux besoins de chacun de ses membres, ne résiste pas à l'égoïsme forcené dont chacun fait preuve à la mort du chef spirituel :

I well remember the day when his four brothers marched out with their wives and children, trundling away their share of heirlooms, knick-knacks and household articles. Everything that could be divided into five was cut up into equal parts and given one to each. Such things as could not be split up were given to those who clamoured the loudest (MEM,10)²⁸.

Suite à de nombreuses disputes pour des raisons plus mesquines les unes que les autres, le père de Nataraj, qui était le fils aîné, prend la décision de mettre un terme à cette artificielle unité : *My father accepted... to break up the joint family in the interest of peace* (MEM,13)²⁹. C'est donc pour garantir la paix entre les couples qu'éclate la grande-famille qui, en principe, devait être la garante de cette paix. Les rancunes sont toutefois tenaces : *My cousin from the fourth street gave me a cold look and passed. She hated me for staying in our ancestral home, my father having received it as his share after the division of property among his brothers. She never forgave us although it had all happened in my father's time* (MEM,10)³⁰. Si la grande-famille appartient aux mythes du passé, ce ne sont pas les élus de la nouvelle république qui vont arranger les choses. Les élus sont corrompus, incompetents, sauf quand ils savent qu'une action va être source d'honneurs. Au moment où il écrivait *The Man Eater of Malgudi*, Narayan devait facilement trouver dans les rues de Mysore, où il habite, source à critiquer les élus : *The streets would be quite dark..... except for the municipal lamps which flickered (if they had not run out of oil)* (MEM,8)³¹. Au sujet de la construction de l'hôpital vétérinaire dont la première pierre fut pourtant posée en grande pompe des années auparavant :

When do you expect it to be ready ?

"How can we say? The question is full of politics. People do not want it here, but somewhere else. Our Deputy Minister has no interest in the project and so it goes at its own pace. The Public Works should give us the building and the sheds for the

²⁸ Je me souviens parfaitement du jour où ses quatre frères quittèrent la maison avec leurs épouses et leurs enfants, traînant derrière eux leur part d'héritage, bric à brac et ustensiles. Tout ce qui pouvait être divisé en cinq le fut et une part égale donnée à chacun. Les choses qui ne pouvaient être partagées allèrent à ceux qui criaient le plus fort.

²⁹ Au nom de la paix, mon père accepta de mettre fin à la grande-famille.

³⁰ Ma cousine de la quatrième rue me jeta un regard froid et continua son chemin. Elle me détestait car j'habitais dans la maison ancestrale, mon père l'ayant reçue comme part d'héritage lors de la division de la propriété entre les frères. Elle ne nous avait jamais pardonné bien que tout ceci ce soit passé à l'époque de mon père.

³¹ La rue était très sombre... à l'exception des lanternes municipales à la lumière vacillante (si elles n'étaient pas à cours d'huile).

animals, but they are still in the stage of estimates and sanctions (MEM, 89, 90)³².

Un dernier exemple (il y en aurait beaucoup d'autres) au sujet de la voirie : *...Market Road, with the broad storm-drain on one side and the small mountain of road-metal heaped on the other (it was meant for the improvement of Market Road, but had remained untouched since 1947)* (MEM, 151)³³. L'efficacité se serait-elle arrêtée en Inde en 1947 ?

Si les grandes institutions traditionnelles (la grande-famille) sont abandonnées, si les élus ne peuvent répondre aux aspirations des populations, peut-être la coopération internationale contribuera-t-elle à résoudre les problèmes de l'Inde ? L'exemple que Narayan en donne dans ce roman est, bien sûr, un échec à plusieurs titres. Dans sa conception même : la *W.Q.R.L. (Calif)* a pour objectif d'aider à la sauvegarde des animaux quadrupèdes. Or si ceux-ci sont menacés, c'est parce que les Anglais en ont pratiqué la chasse sur une grande échelle. Ceux-ci partis, c'est pour satisfaire les besoins occidentaux en ivoire et peaux de tigres ou autres trophées exotiques que la contrebande et le braconnage prospèrent. C'est pour soulager sa mauvaise conscience que l'Occident intervient en Inde. Sans succès car, les populations locales ne se sentant guère concernées, elles refuseront de faire leur part pour honorer le contrat (c'est-à-dire, ici, construire les bâtiments et les hangars). Comme pour bien montrer que ce genre de coopération ne peut rien apporter de positif à la société indienne, Narayan a localisé l'hôpital au-delà de la rivière *Sarayu* qui dans tous ses romans marque les limites de la ville de Malgudi, la frontière entre la civilisation et le monde barbare.

Il semblerait donc bien que Narayan, conscient au début des années soixante de la responsabilité que lui donne son métier d'écrivain, ait peint d'une couleur très sombre la société de son pays. Tout y semble corrompu parce que les gens ont oublié l'essentiel, parce qu'ils ont sacrifié l'esprit à la lettre. Pourtant il existe une lueur d'espoir. Dans ce roman un seul personnage est pur et sincère : Ranji qui, socialement, est danseuse de temple, c'est-à-dire prostituée, appartenant à la plus basse des castes. Ranji possède la foi. Elle accepte sa condition et sa pureté la fait ressembler non à une danseuse prostituée mais à une déesse : *Her breast are billowy, like those one sees in temple sculptures. Her hips are also classical* (MEM, 114)³⁴. Comme Vasu, elle est entourée d'un halo, mais le sien est un halo de lumière : *She stood on the last step, a goddess carved out of cinder. The shadows cast by the low-powered lamp were tricky*.

³² Quand pensez-vous qu'il sera prêt ?

"Comment savoir ? Le problème est politique. Les gens ne le veulent pas ici, mais ailleurs. Ce projet n'intéresse pas notre ministre délégué et donc il avance lentement. Les Travaux Publics devaient nous fournir les bâtiments et les abris pour les animaux, mais ceci en est encore au stade des estimations et des prises de décisions.

³³ *Marked Road*, avec son grand fossé d'un côté et la petite montagne d'empierrement entassé de l'autre côté (destiné à améliorer Market Road, mais que personne n'a touché depuis 1947).

³⁴ Ses seins sont arrondis, comme ceux que l'on voit sur les sculptures dans les temples. Ses hanches sont aussi de facture classique.

and created a halo around her (MEM,115)³⁵. Elle trahit la confiance de Vasu parce qu'elle préfère, en dépit des avantages financiers qu'il lui offre, jouer son rôle dans le système social qui la condamne mais que, répétons-le, elle accepte : *Sir, I am only a public woman following what is my Dharma* (MEM,115)³⁶. Elle met sincèrement en avant son sens du devoir contrairement aux autres personnages du roman. Elle accepte de risquer sa vie lors de la procession : *I'll be there. It will be my duty* (MEM,116)³⁷.

Pourquoi Ranji, presque une Intouchable, représente-t-elle le seul espoir ? Tout simplement parce qu'elle incarne le fondement absolu de la société indienne, qui est la foi. Ranji possède la foi du charbonnier, qui pour Narayan est la seule. La foi ne s'explique pas, ne se raisonne pas. On doit l'accepter aveuglément et donc sincèrement. Si la société que décrit Narayan est ce qu'elle est, c'est parce que les gens ont perdu la foi ; un thème qu'il développera encore dans les romans suivants.

Le thème du Mal est très fréquent en littérature. Son traitement permet à l'auteur de donner sa vision de l'Homme et de la société. Ce thème trouve ses origines dans la religion et sa peinture dans la société variera selon les religions. La société hindoue reste sur la notion de groupe et ne sépare pas le religieux du profane. Lorsqu'un individu pèche, c'est tout le groupe social qui se trouve affecté et le salut ne peut pas être individualisé. Il est donc normal que Narayan nous peigne une société tout entière partant à la dérive dont seul resterait pur l'élément qui en est pratiquement exclu. Dans *The Man eater of Malgudi*, le Mal triomphe-t-il ? En apparence il semblerait que l'explication de Sastri permette de conclure de façon optimiste. La mort de Vasu libère la ville de Malgudi. Dans sa forme cette mort est bien une redite du mythe de *Bahsmasura*, preuve que l'Inde peut encore se débarrasser de ses démons³⁸. Toutefois, le tragique vient de ce que la disparition de Vasu n'est que physique. Moralement, il continue de hanter les jours de Nataraj dont l'univers n'est plus le même. Vasu appartenait à un monde radicalement différent de celui de Nataraj : *Vasu was like an irrelevant thought. He should have no place in my scheme of things* (MEM,131)³⁹. Son monde fait de traditions a été détruit : *The sanctity of the blue curtain was gone, destroyed for ever* (MEM,161)⁴⁰. Tout son univers s'effondre : *This was the greatest act of destruction the Man Eater had performed ; he had destroyed my name, my friendship and my world* (MEM,171)⁴¹. Mais Vasu, ce "mangeur d'hommes", représente-t-il une

³⁵ Elle se tenait sur la dernière marche, déesse sculptée dans la cendre. Les ombres irrégulières que jetait la petite lumière faisait un halo tout autour d'elle.

³⁶ Monsieur, je ne suis qu'une femme publique respectant ce qui est mon Dharma.

³⁷ J'y serai. C'est là mon devoir.

³⁸ Vasu se tue accidentellement en se frappant la tempe pour écraser un moustique (!) comme *Bhasmasura* avait été transformé en cendres lorsqu'il avait touché son front avec la main.

³⁹ Vasu n'était qu'une pensée déplacée. Il ne pouvait avoir de rapport avec mon ordre du monde.

⁴⁰ Tout ce que le rideau bleu représentait de sacré avait été détruit, avait disparu à tout jamais.

⁴¹ C'était le plus grand acte de destruction qu'ait accompli le Mangeur d'Hommes : il avait détruit mon nom, mes amitiés et mon univers.

société saine et triomphante? Non, bien au contraire, il est le symbole d'une force qui est grande mais qui est aussi malade, ce qui ajoute au pessimisme de l'histoire. Si le tigre est bien le maître de la jungle, le tigre mangeur d'hommes est le plus faible de tous les tigres. C'est un tigre malade, vieux, incapable de chasser les animaux sauvages et qui ne peut plus s'attaquer, à l'abri de la pénombre du crépuscule, qu'au plus faible des animaux : l'homme.

Le lecteur peut se poser une ultime question. La foi de Ranji, petite lumière dans cet obscur univers suffira-t-elle à enflammer à nouveau le pays? La réponse se trouve dans les romans que Narayan écrivit à la suite de celui-ci et dans lesquels il développe ce thème qui lui est cher de la pénétration de l'Occident dans la société indienne. Le Mal triomphera. Les héros qui avaient perdu la foi la retrouveront mais ils finiront ermites, loin d'une foule à laquelle ils sont devenus étrangers.

Michel POUSSE

Université de La Réunion